

Beau Arts
Beaux Arts
magazine

avril 2004



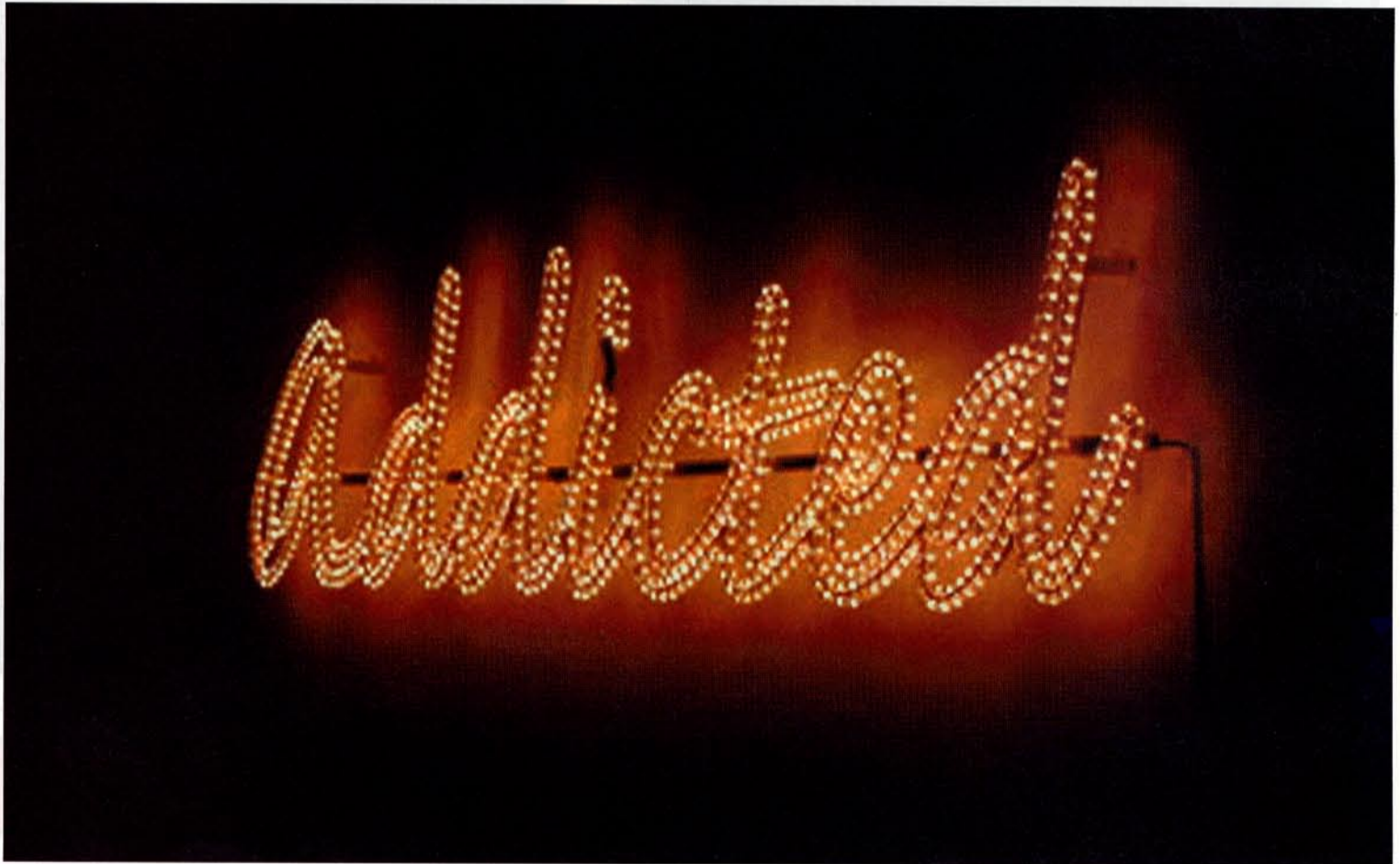
Beau Arts
Beaux Arts
magazine

avril 2004



Beau Arts **Beaux Arts**
magazine

avril 2004



III **EXPOSITION**
PAR MARÍA INÉS RODRÍGUEZ

CI-dessous: Couverture du livre *Narcocorrido*, par Elijah Wald, 2001, éd. Rayo (Harper Collins), DR.
CI-contre: **LUIS ROMERO, Malverde**, 2004. © L. Romero.

NARCO CULTURE

TRAFIQUANTS D'ART

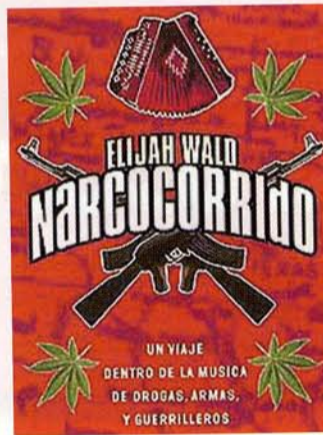
Musique, littérature, objets religieux, mais aussi nouveaux médias, la narcoculture investit les champs de l'expression populaire et artistique en Amérique latine. Dénonciation pour les uns, racolage pour les autres, le musée de Sète passe au crible toutes ses représentations.

A lors que s'ouvre, au musée des Arts modestes de Sète, l'exposition «Sous influence, narcochic-narcochoo», qui propose un aperçu des diverses manifestations de la narcoculture, il paraît opportun de se pencher sur un phénomène qui a créé et imposé sa propre éthique et, aujourd'hui, sa propre esthétique. Ce que l'on désigne du nom de narcoculture reflète le désir d'un groupe socio-économique bien établi d'acquiescer une légitimité et de s'intégrer dans une société en lui imprimant sa marque très particulière, en faisant étalage du pouvoir et de l'influence qu'il est parvenu à exercer sur son entourage. S'il est vrai que la narcoculture s'est «installée» et même institutionnalisée, elle n'est en aucun cas une réaction contestataire, bien au contraire. Dans le cas de la musique, par exemple, il s'agirait plutôt d'une façon de légitimer le narcotrafic et ses acteurs, et de leur ouvrir un espace au sein de la société «légale». La narcoculture se teinte peu à peu d'un exotisme «hors-la-loi» venu du Sud, mais consommé à une distance prudente.

ACTE I. DES CONDITIONS POLITIQUES ET SOCIO-ÉCONOMIQUES IDÉALES

Mexico. Tourisme socioculturel dans la grande métropole. Musée des Narcos au ministère de la Défense. Dans les salles de ce lieu singulier sont exhibées des armes plaquées or et incrustées de pierres précieuses, des fétiches, des répliques, des photos, des modèles d'armes artisanales, des T-shirts sophistiqués *made in Colombia* blindés au niveau du cœur et des tas d'autres objets en rapport avec le trafic

de drogue, ayant été confisqués et pouvant présenter un intérêt quelconque, y compris musical, pour familiariser les soldats avec le monde de la «narcoculture». Si, aux conditions socio-économiques et politiques de pays tels que la Colombie ou le Mexique – pour n'en citer que deux – on ajoute les milliards de dollars qui circulent chaque année des deux côtés de la frontière, il apparaît alors clairement que le terrain est plus que fertile et propice à l'installation et à la propagation de la narcoculture, qui s'infiltré et corrompt tout ce qui se trouve sur son chemin.



ACTE II. LE NARCO-CORRIDO COMME GENRE MUSICAL POPULAIRE

Je suis le Chef des chefs, Messieurs / On me respecte à tous les niveaux / Mon nom et ma photo / Jamais personne ne vérifie / Car moi, le journaliste m'apprécie / Ou bien ce n'est plus mon ami. [Los Tigres del Norte]

Couplets populaires, histoire et recréation du contexte social, les *corridos* témoignent

d'une tradition populaire basée sur une langue simple, bourrée de lieux communs, de métaphores, d'archaïsmes et de codes servant à désigner des événements ou des personnages du monde complexe des trafiquants de drogue. Le *narcocorrido* est la version contemporaine des récits populaires des péripéties des héros mythiques de la révolution mexicaine. Ce genre musical épico-lyrique atteint son apogée vers 1910, au moment où, à l'instar des troubadours médiévaux, les chanteurs de *corridos* parcourent les villages en faisant le récit des batailles et des aventures – y compris amoureuses – de leurs héros. Des portraits de

RÉGIONS

MICHEL JOURNIAC
Musée d'Art moderne et contemporain, Strasbourg,
20 février-9 mai

NARCO-CULTURE Musée international des Arts
modestes, Sète, 22 avril-27 juin

RUBENS UNIVERSEL
Palais des Beaux-Arts de Lille, 6 mars-14 juin

III **EXPOSITION**
 NARCOCULTURE

Ci-dessous: **La chapelle Jesús Malverde, patron des narcotrafiquants, à Culiacán, Mexique, 2003.** © Pierre Schwartz.

Ci-contre: **FERNANDO ARIAS, Sans titre, 2003, photographies, 50,8 x 61 cm.** Collection de l'artiste. © F. Arias.

Dans le comportement des narcos, on perçoit clairement une aspiration stylistique: faire son entrée dans un bar comme John Wayne dans un saloon, s'habiller comme dans une pub pour Marlboro...

narcos (tenues vestimentaires et accessoires inclus), reconvertis en personnages exemplaires qui défendent une éthique particulière, en vertu de laquelle le délit accède à une dimension nouvelle.

Ces personnages sont portés au même plan que les héros révolutionnaires, considérés à l'époque comme de «bons» bandits, des hors-la-loi en quête de justice sociale. L'intellectuel mexicain Carlos Monsiváis disait, au sujet de l'ouvrage du chercheur José Manuel Valenzuela, *Jefe de Jefes, Corridos y Narcocultura en Mexico*, que «dans le comportement visible des *narcos*, dans leurs gestes et leur façon de marcher, on perçoit très clairement une aspiration stylistique: faire son entrée dans un bar comme John Wayne dans un saloon, s'habiller comme dans une pub pour Marlboro, montrer un détachement face au danger que seuls peuvent avoir ceux qui ont acheté leur mort et, bien entendu, écouter les récits et les expériences de migrations. [...] Le *narco-corrido* est le récit incessant d'une migration, le récit d'un déplacement continu». Le succès du *narco-corrido* s'explique peut-être par la tradition qu'il représente en tant que genre musical, par la simplicité de ses mélodies ou encore par le réalisme de ses textes, reflet d'un contexte particulier; peut-être aussi parce que, comme l'écrivait un journaliste indigné: «l'argent et le pouvoir sont plus intéressants que la faim et la misère!» Un certain nombre de lois, promues par le parti au pouvoir (le PAN), ont censuré la diffusion des *narco-corridos* à la radio car ils estiment que cette musique est une incitation au crime et s'érige en modèle de vie pour les jeunes *norteños* (habitants du nord du Mexique). Curieuse stratégie, si l'on tient compte du fait qu'une telle prohibition n'a fait que raviver l'intérêt pour cette musique, lui donnant un sérieux coup de publicité aux retombées juteuses pour les caisses d'Universal ou de Sony, maisons de disques qui la promeuvent impunément. Mais sans doute est-ce plus simple de combattre la musique que le narcotrafic?



**ACTE III. LA LITTÉRATURE
 SOUS LE CHARME DU NARCOTRAFIC**

L'art et la littérature ont également été le champ de manifestations liées à ce phénomène. Cependant, à quelques exceptions près, on y trouve des points de vue très divers, issus d'une approche critique prenant en compte les implications sociales, politiques et économiques du narcotrafic dans la société actuelle. Si, comme l'affirme l'écrivain mexicain Jorge Volpi, le roman est un moyen d'explorer le monde, aucun ne saurait mieux que ceux d'Elmer Mendoza, *Un asesino solitario* (éd. Tusquets, 1999) ou *el Amante de Janis Joplin* (éd. Tusquets, 2003) nous guider à travers les chemins tortueux et accidentés du nord du Mexique.

L'un comme l'autre retracent, avec un style et un sens de l'humour très particuliers, les effets du narcotrafic sur la société mexicaine et les rapports singuliers qui se nouent entre trafiquants, hommes politiques et représentants de la justice et de la société en général. Dans *el Amante de Janis Joplin*, David Valenzuela (personnage principal du récit) est pris dans une spirale de catastrophes qui l'amènent,

tout au long d'une vie courte mais agitée, à côtoyer des trafiquants de drogue, des joueurs de base-ball, des policiers corrompus et sanguinaires, et des guérilleros juvéniles, jusqu'à sa rencontre surréaliste avec Janis Joplin elle-même, dont il tombe éperdument amoureux et dont le souvenir et le désir le maintiennent en vie. Comme le fait remarquer Martín Solares – dont l'anthologie *Nuevas Líneas de investigación. 21 textos sobre la impunidad* (éd. Era, 2003), recueil de textes d'auteurs mexicains sur le thème de la violence et du narcotrafic, vient d'être publiée – il y a quelques années encore, rares étaient les écrivains à s'aventurer sur des terrains aussi épineux; aujourd'hui, en revanche, le fait d'avoir un personnage *narco* peut être un plus pour le roman ou, simplement, lui donner un petit air contemporain. Dans cette anthologie, on peut lire la chronique de la visite de l'écrivain Daniel

avril 2004

III **EXPOSITION**
NARCOCULTURE

De haut en bas et de gauche à droite:
SALVADOR VASQUEZ RICALDE,
Frontera, 2002, vidéo ; *Illegal*, 2002, vidéo.

JEANNE SUSPLUGAS, *Addicted*, 2002-2003, néon ;
deux photographies de la série «Une solution», 2000.
© Jeanne Susplugas.

Le saint des narcotrafiquants, Jesús Malverde, fait concurrence à la Vierge de Guadalupe, avec sa chapelle pleine d'ex-voto en forme d'armes, de voitures ou de feuilles de cannabis.

Sada à Jesús Malverde, célèbre bandit du XIX^e siècle qui aurait, dit-on, volé aux riches pour donner aux pauvres et aux nécessiteux, tel Robin des Bois. Malverde, qui est devenu le saint officiel des narcotrafiquants, faisant même concurrence à la Vierge de Guadalupe, a sa chapelle remplie d'ex-voto en forme d'armes, de voitures, de feuilles de cannabis... en reconnaissance des faveurs reçues. Le charme exotique du monde du narcotrafic a également séduit des écrivains tels que l'Espagnol Arturo Pérez Reverte ; tous les ingrédients de la narcoculture sont présents dans son dernier roman, *la Reina del Sur* : Malverde, le blanchiment d'argent, les belles filles de Sinaloa, le harcèlement et la corruption de l'armée, etc. Un véritable festival d'actions transnationales.

ACTE IV. L'ART CONTEMPORAIN INTERROGE LES RELATIONS NORD-SUD

S'il est vrai, donc, qu'en littérature ce thème a été traité sous des angles divers et en abondance, on retrouve également dans le domaine de l'art des points de vue dignes d'être signalés. Et, bien qu'ils soient, pour la plupart, largement moins médiatisés qu'une *Reina del Sur*, ils sont une confirmation du fait qu'il ne s'agit pas là, aux dires du critique d'art Cuauhtémoc Medina, de «satisfaire un goût "touristico-institutionnel-curatorial" pour la représentation de l'art dans des espaces autres», ni d'un symptôme social ou tiers-mondiste quelconque.

Wilson Díaz est sans doute l'un des artistes qui s'est le plus intéressé à la problématique de la drogue et à ses ramifications diverses, avec un regard d'une austérité exemplaire, sans jamais tomber dans la facilité de l'imagerie kitsch ambiante.

Que ce soit à travers la performance, la photo ou la vidéo, Díaz met en place des stratégies pour investir, interroger et trouver des approches nouvelles à une question qui a cessé depuis longtemps d'être l'apanage d'une seule zone géographique. *Viente*, 2000-2002, une action réalisée il y a quelques années entre Bogotá et l'île de Trinidad, dans laquelle Díaz ingérait quelques graines de coca pour les transporter dans son corps dans un autre pays où elles ont été expulsées puis semées, est peut-être l'œuvre la plus significative. Sans oublier, récemment, ses séries de photographies de plantations de coca agrémentant les jardins des quartiers résidentiels. Miguel Angel Rojas, également colombien, a utilisé pour sa pièce *Go On* des centaines de feuilles de coca pour représenter des scènes typiques du western américain, tout en faisant ressortir les relations implicites Nord-Sud, acheteur-producteur. Pour sa part, Carlos Ranc, dans sa série «Sans Titre (Museo del Narcotráfico)», nous emmène en visite guidée à travers les salles du musée de Mexico dont il est question plus haut. «Ces images nous renvoient à la captation, à l'absorption et à l'institutionnalisation d'un phénomène tel que le trafic de drogue par les instances de l'État», explique Magali Arriola, commissaire d'expositions. D'autres artistes, comme Helio Oiticica, Santiago Sierra, Teresa Margolles, Juan Fernando Herrán, Adel Abdessemed, José Alejandro Restrepo ou Pablo Helguera, pour n'en citer que quelques-uns, se sont intéressés aux rapports complexes issus de la «drogue», en tant que commerce à très haute valeur ajoutée, ainsi qu'aux facteurs – visibles ou non – de vie et de mort dont elle est porteuse.

MARÍA INÉS RODRÍGUEZ, commissaire indépendante
(traduction Sophie Gewinner)

À SÈTE, LE TICKET CHIC ET CHOC

Organisée par le commissaire mexicain Marco Granados, l'exposition de Sète, «Sous influence, narcochic-narchochoc», réunit objets et images liés à la narcoculture dans ses manifestations les plus populaires (graffitis de Tijuana, vêtements brodés, photographies du musée Narco de Mexico, imagerie religieuse,

reconstitution de la chapelle de Jesús Malverde, le saint des narcotrafiquants, et projets de basilique qui lui sont dédiés), mais aussi passe le sujet au crible des productions artistiques (Fernando Arias, Bedry Baykam, Carlos Ranc, Teresa Margolles...). Musée international des Arts modestes, 23, quai Maréchal de Lattre de Tassigny, 34200 Sète, tél. 04 67 18 64 00, du 22 avril au 27 juin.